*Ami du Clergé* du 17 septembre 1931

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Pour la bénédiction d'une statue de S. Michel.** — Le triomphe du bien, 545.
**Pour la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.** — Sa dévotion à la Sainte Vierge, 547.
**Petits prônes.** — XLVII. *19e Dim. après la Pentecôte :* Nos adversaires, 550.
**Le « Salve, Regina »** *(fin).* - XI. Les caractères de la prière à la Sainte Vierge, 552.
**La prédication des choses qui nous entourent.** — 100. Le vieillard, 554. — 101. Le tournesol, 556. — 102. Le poisson, 557.
**Entretiens sur la vie chrétienne.** — CXL. L'excès ou le défaut de sensibilité, 558.

## POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE S. MICHEL

### LE TRIOMPHE DU BIEN

Mes frères,

Pour enrichir votre belle église, de la pierre informe et brutale une âme d'artiste a fait jaillir l'image vivante du prince de la milice céleste, l'archange S. Michel.

Vous le voyez vêtu comme un guerrier : casque, cuirasse, cotte de mailles, armé d'une lance ; mais guerrier qui a la puissante attitude du vainqueur, debout, bien campé, l'arme au repos puisque la lutte a pris fin et que l'ennemi écrasé sous ses pieds est vaincu sans aucun espoir de révolte possible.

D'autres plus qualifiés que moi diront la valeur artistique de cette œuvre, mon devoir se borne à la considérer pour en tirer les leçons morales qu'elle nous inspire.

### I

Cette image de S. Michel, c'est la vision de l'ange triomphateur. Vous parler des anges, m. f., à notre époque où toutes les préoccupations sont d'ordre utilitaire, à moins qu'elles ne soient de l'ordre des jouissances, paraît peut-être retarder de bien des siècles. Les anges, mais ce sont les contes de nos arrière-grand'mères ! — Pas tant que cela, m. f., puisqu'il y a foule dans l'antichambre des cabinets spirites ! Cette foule, inconsciemment, mais réellement quand même, croit donc à l'existence d'un monde immatériel.

Et en effet la révélation nous dit qu'au-dessus du monde visible qui est pour beaucoup dans le charme de notre vie, Dieu a créé tout un monde immatériel incomparablement plus beau. Esprits qui n'ont pas comme nos âmes la charge pesante d'un corps. Intelligences plus lucides, volontés plus droites, cœurs plus généreusement enflammés pour le bien. Etres de lumière qui portent en eux-mêmes, plus et mieux que l'âme humaine, le reflet de la splendeur de Dieu.

Or, Dieu infiniment bon n'a pu appeler à la vie ses créatures, anges ou hommes, que pour les faire heureuses. Mais les ayant dotées du grand bien qu'est la liberté, il veut éprouver leur fidélité avant de les admettre au bonheur définitif du Paradis.

D'après certains Pères de l'Eglise, dans une vision qui leur découvrait l'avenir, Dieu montra à ses anges le Verbe incarné et la Vierge Marie sa mère, leur signifiant qu'ils seront les adorateurs du Fils de Dieu fait homme et les serviteurs de Marie devenue leur Reine.

Lucifer, cette lumière parmi les lumières angéliques, grisé par sa beauté, aveuglé par son orgueil, proteste : Jamais il ne courbera sa nature angélique devant des êtres qu'il juge amoindris par la chair.

C'est alors que S. Michel, émerveillé par la grandeur et l'harmonie du plan divin, enthousiasmé devant les beautés de l'humanité du Christ futur, saintement jaloux des droits de Dieu, se dresse devant Lucifer : « *Quis ut Deus ?* »

Qui est semblable à Dieu ? qui peut s'opposer à sa divine autorité ? qui, levant un front orgueilleux, peut traiter avec lui d'égal à égal ? Il est l'infini qui nous a tirés du néant. Les clartés de notre être sont les dons de sa magnificence. Il est le maître, nous sommes ses créatures.

Dès lors, disent nos saints Livres, un grand combat se livra dans le ciel, S. Michel devint l'ennemi de Satan et Satan fut écrasé par S. Michel.

Cette image de S. Michel, c'est la vision de l'ange triomphateur.

### II

Elle est aussi pour nous la vision bienfaisante du triomphe du bien sur le mal.

Satan, l'ennemi de Dieu, se fait l'ennemi de tous ceux que Dieu appelle à une destinée surnaturelle. Par la ruse, la flatterie, la promesse d'un bonheur immédiat, il perd le premier couple humain. C'est la tentation aimable, attrayante, mais combien perfide, qui déchaîne le souffle des passions, et l'homme pris au piège descendra de chute en chute.

Pourquoi tant d'âmes demeurent-elles dans l'ignorance de Dieu, de leurs devoirs envers lui ? Pourquoi tant d'âmes qui le connaissent demeurent-elles indifférentes à son service ?

Regardez, m. f., autour de vous. Vous rencontrez à chaque pas l'enfant qui ne connaît plus ni respect, ni obéissance, et bientôt plus d'affection pour ses parents, la jeunesse qui pour le charme séducteur du plaisir gaspille les plus belles années de sa vie. Vous voyez nombre de foyers qui par les caprices d'un moment se détruisent, les époux qui se tournent le dos passant par la porte sacrilège du divorce. Vous voyez la criminalité qui augmente : l'honneur, la vie d'un homme ne comptent plus. Vous constatez la discorde entre citoyens et la guerre entre les peuples.

Or la cause de toutes ces misères, de ces malheurs, de ces catastrophes, vous la trouvez dans les passions humaines qu'on n'a pas voulu étouffer dans leur germe, qu'on a flattées pour les jouissances qu'elles promettaient, passions habilement excitées, exploitées par l'Esprit mauvais, Esprit qui ayant la haine de Dieu, veut perdre tous ceux qui maintenant et plus tard doivent être les amis de Dieu.

Les raisons pour lesquelles Satan nous déteste sont les mêmes raisons pour lesquelles S. Michel nous aime. Satan croyait que nos âmes viciées par le péché originel étaient gagnées à sa cause. Or, Notre-Seigneur a réparé le désordre, régénéré notre vie morale ; il nous a rendu notre dignité, nous a ennoblis ; plus que cela, il nous a divinisés. Nous sommes par le baptême de la race du Verbe fait chair. Et S. Michel, qui par nature est le défenseur des droits de Dieu, devient le gardien, le protecteur, l'inspirateur du chrétien.

Nous regardions, il y a un instant, toutes les victimes des passions humaines, tous ceux qui prétendent vivre leur vie et qui en réalité la traînent comme des vaincus. Voyez maintenant sur la route diamétralement opposée à la leur, le magnifique cortège des vainqueurs : l'enfant qui dès son éducation première apprend à regarder le petit Jésus comme un modèle de piété et d'obéissance, — le jeune ouvrier qui fier de sa foi affronte les moqueries de l'atelier, se fait respecter et mieux encore se fait aimer parce qu'il veut rendre à ses frères, travailleurs comme lui, le Christ qu'ils ignorent, — la jeune fille, rayon de soleil, joie et consolation de la maison paternelle, qui, par sa candeur et sa pureté, ressemble à la sainte bergère de Domrémy, la protégée de S. Michel. Voyez ces jeunes gens de nos grandes écoles, l'élite de la France intellectuelle, qui chaque année remplissent la grande nef de Notre-Dame de Paris pour y faire leur communion pascale.

Voyez le père de famille qui commence sa journée en pliant les genoux pour demander au divin charpentier de Nazareth de bénir son labeur en même temps qu'il bénira ses enfants, — l'admirable mère qui compte pour rien de transmettre la vie du corps si elle ne travaille de toutes ses forces à élever l'âme de ses enfants et ne juge sa mission terminée que lorsqu'elle en a fait des élus.

Et à côté de ceux-ci, toutes les âmes appelées par Dieu à une vie de dévouement : « Venez, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » C'est le missionnaire qui parcourt la terre pour faire connaître l'Evangile, — le petit curé de campagne qui garde dans quelques âmes le flambeau de la foi, — la Sœur de charité qui recueille l'orphelin, — la religieuse qui consume sa vie au chevet des mourants et celle, plus héroïque encore, qui s'éloigne de tous les bruits d'un monde perverti pour avoir plus de recueillement dans sa prière, plus d'austérité dans ses sacrifices, afin d'expier les égarements de ceux qui ne croient pas.

Tous ces chrétiens fidèles, m. f., rencontrent, tout comme leurs frères moins généreux, les obstacles, les tentations, les séductions trompeuses que le malin Esprit répand à profusion sous leurs pas. Mais, à l'exemple de S. Michel, ils veulent avant tout le respect des droits de Dieu et comme lui être au service du Christ.

Leur force ! elle est tout entière dans la parole du Maître : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Cette image de S. Michel, c'est la vision bienfaisante du triomphe du bien sur le mal et de la puissante protection de S. Michel : « *Sancte Michael, defende nos in prœlio*. S. Michel, défendez-nous dans le combat. »

* *

La conclusion, m. f., c'est que nous devons tous être des triomphateurs. Mais nous ne pourrons l'être qu'avec le secours de l'Archange.

Nos pères l'avaient bien compris, eux qui choisirent ce prince céleste pour patron de la France.

Et S. Michel, pour répondre à leur confiance, eut, si j'ose parler ainsi, la délicate attention d'avoir une résidence dans notre patrie. Il choisit lui-même son endroit : ce mont de granit qui surgit de la mer et porte aujourd'hui son nom. Il ordonne à l'évêque d'Avranches, S. Aubert, de lui édifier un sanctuaire, devenu aujourd'hui la merveille des merveilles. Plus tard, pour nous témoigner à nouveau sa protection. il apparaît à sainte Jeanne d'Arc, la prépare à son étrange et glorieuse mission, la conduit, la soutient, la console. Dans sa prison, il la visite et l'assure qu'elle en sortira par grande victoire. Il l'assiste à son bûcher et lui-même offre son âme au souverain Juge et l'introduit dans le Paradis.

M. f., la bonté de S. Michel pour nous doit raviver notre confiance en sa céleste protection. Voyez combien d'églises, de sanctuaires sont édifiés en son honneur. Partout où l'image de sainte Jeanne d'Arc paraît, paraît l'image de S. Michel, l'Eglise nous le fait prier en récitant le *Confiteor*, et chaque jour après la messe, en notre nom à tous, le prêtre le supplie de chasser en enfer tous les esprits mauvais qui sont répandus dans le monde pour la perte des âmes.

O S. Michel, vous régnez dans les splendeurs célestes, nous luttons contre les embûches de Satan et les difficultés de la vie, défendez-nous !

Vous avez fait de la terre de France votre patrimoine, soyez notre secours.

Vous êtes le peseur d'âmes au tribunal de Dieu, au suprême jugement soyez notre avocat.

O S. Michel, notre protecteur sur terre, soyez notre introducteur au séjour de la gloire !

S. Michel, priez pour nous.

## POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

### SA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

*Posui immaculatam viam meam.* **Le chemin que j'ai tracé pour venir à moi, c'est la voie immaculée de Marie.**

Mes frères,

L'éducation première laisse sur toute vie une empreinte profonde.

Si la mère a manqué trop vite au foyer familial et si l'influence d'une sœur aînée n'a pas pris sa place, souvent il faudra déplorer chez les enfants l'absence d'une certaine fleur de grâce, de sentiment, de délicatesse qui est la marque et le charme de la formation maternelle ou féminine.

Quand c'est le père qui disparaît le premier et avant d'avoir pu corriger par sa fermeté la tendresse de la mère, il n'est pas rare que se fasse sentir dans la suite ce défaut initial de virilité.

Quelque chose de semblable se retrouve dans la formation intérieure et dans la vie spirituelle des âmes. Car, ne l'oublions pas, nous n'avons pas avec Dieu que des rapports distants de créatures à leur Créateur, de serviteurs à leur souverain Maître, de sujets à leur Roi et Seigneur. Nous vivons sous une loi de grâce ; c'est la vie même de Dieu qui circule en nous : « *divinæ consortes naturæ* », nous sommes appelés et nous sommes en réalité ses enfants, « *ut filii Dei nominemur et simus.* » (I Joan., III, 1) ; nous avons reçu nos titres d'adoption qui nous permettent de l'appeler notre Père, « *accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba, Pater.* » (Rom., VIII, 15). Et le jour où Notre-Seigneur, levant son regard et étendant ses bras sur ceux qui l'écoutaient, les appelait ses frères et ses sœurs, ne nous a-t-il pas fait comprendre, comme le chantait la petite Thérèse :

Que notre âme devient sa famille ici-bas.

Mais, comme dans l'ordre naturel il faut qu'un enfant ait un père et une mère, dans l'ordre de la grâce tous les vrais enfants de Dieu et prédestinés ont Dieu pour père et Marie pour mère. Et quand une âme, par une tendre et véritable dévotion à la T. S. Vierge, se laisse former par sa divine Mère, cette éducation maternelle y met aussi son empreinte de grâce, de douceur et d'onction.

Le Bienh. Grignion de Montfort, qui fut non seulement un grand missionnaire des foules, mais aussi un directeur d'âmes d'élite, par exemple, de la Vénérable Marie-Louise de Jésus, et le docteur incomparable de la T. S. Vierge ; le Bienh. Grignion de Montfort analyse très finement, dans son admirable *Traité de la Dévotion à la Vierge,* le caractère de l'action de Marie dans les âmes.

« On peut à la vérité, écrit-il, arriver à l'union avec Dieu par d'autres chemins que le chemin virginal de Marie ; mais ce sera par beaucoup plus de croix et de morts étranges et avec beaucoup plus de difficultés que nous ne vaincrons que très péniblement. Il faudra passer par des nuits obscures, par des combats, des agonies terribles, par-dessus des montagnes escarpées, par-dessus des épines très piquantes et par des déserts affreux. Mais par le chemin de Marie, on marche plus doucement. On y trouve encore, à la vérité, de rudes combats à livrer et de grandes difficultés à vaincre ; mais cette bonne Mère et Maîtresse se rend si proche et si présente à ses fidèles serviteurs, pour les éclairer dans leurs ténèbres et dans leurs doutes, pour les affermir dans leurs craintes, pour les soutenir dans leurs combats et leurs difficultés qu'en vérité ce chemin virginal, pour trouver Jésus-Christ, est un chemin de roses et de miel, comparé aux autres chemins [1]... »

Je n'hésite pas à le dire, si sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a suivi et tracé une voie facile, si malgré le martyre de son corps, de son cœur et de son âme elle vécut dans « une paix étonnante » (ch. XII), si l'impression dernière qui se dégage de l'*Histoire d'une âme,* c'est toujours l'image de la petite Thérèse, une figure aimable et souriante, un visage de petite Reine qui nous charme et nous attire, c'est que cette enfant a pris « le chemin de roses et de miel » qu'est la voie immaculée de Marie : *Posui immaculatam viam meam.*

On n'a pas assez remarqué et pas assez prêché ce qu'écrivait le R. P. A. Le Doré au lendemain de la mort de la sainte Carmélite : « C'est le cœur de Marie qui lui a appris à être si pleine d'abandon et de confiance dans la bonté de Dieu. » Elle-même ne s'appelait-elle pas la petite fleur de la Vierge, et dans ses armoiries, dont elle nous a laissé l'interprétation, ne s'est-elle pas représentée sous le symbole d'une petite fleur tout orientée vers l'Etoile du matin et toute baignée de la pluie de ses rayons ?

Voilà bien son histoire : c'est une fleur éclose sous le scintillement de l'Etoile du matin et qui s'est épanouie dans la douce atmosphère mariale.

Regarder Thérèse en dehors de la Vierge, c'est regarder la rose dans la brume ou dans le gris, sans le rayon de lumière qui l'enveloppe et l'anime. Il y manque, selon le mot du poète, ce décor ensoleillé sans quoi « les choses ne seraient que ce qu'elles sont. »

Suivons l'ascension de cette dévotion envers Marie, chez sainte Thérèse : piété d'enfant d'abord, mais qui prend vite conscience de sa valeur sanctificatrice et se met au service de l'âme qu'elle pénètre.

#### I. — *Eclosion de sa dévotion envers Marie*

Jusqu'à l'entrée de la petite Thérèse au Carmel de Lisieux, la dévotion à la T. S. Vierge tient exactement dans sa vie la place qu'elle occupe dans les enfances et les adolescences pieuses. Sans doute le visible sourire de la Reine du ciel qui vient éclairer sa dixième année, fera cette piété plus vive, plus

[1] *Vie dévote,* n° 152.

sensible, plus reconnaissante. Mais enfin cette dévotion ne s'est pas encore définie, elle n'entre pas comme partie intégrante d'une spiritualité alors inexistante, elle travaille à l'insu de l'enfant et de la jeune fille, à la porter vers le bon Dieu.

Cette dévotion, Thérèse, la benjamine du foyer, l'a respirée dans le milieu familial. On le sent rien qu'au nom donné aux petits anges. Ils sont neuf, comme les chœurs angéliques, qui viennent successivement peupler la maison des Martin : Marie-Louise, Marie-Pauline, Marie-Léonie, Marie-Hélène, Marie-Joseph - Louis, Marie-Joseph-Jean-Baptiste, Marie-Céline, Marie - Thérèse, Marie - Françoise - Thérèse. Tous s'en vont dans la vie sous le signe de la Vierge.

Et Madame Martin s'applique à éveiller dans l'âme de ses enfants cette dévotion à la Vierge, à qui elle les a confiés au baptême. Comment pourrait-il en être autrement ? La piété pour Marie fait partie du patrimoine de la famille. Il y a dans la maison une statue miraculeuse de la Vierge. Quand cette statue de Marie va sourire bientôt à la fillette malade, ce ne sera pas de l'inouï. Déjà elle « avait donné à la famille bien des preuves des préférences de la Reine du ciel », puisqu'avant de s'animer pour la fille, deux fois elle s'était animée pour éclairer et consoler la mère.

C'est à cette éducation que Thérèse doit de pouvoir écrire que, à cette époque, entre sa cinquième et sixième année, « Marie tenait déjà une grande place dans son cœur. » Il y a eu comme une transfusion dans l'âme de la fille de l'amour de la mère envers Marie.

Dans la gerbe des souvenirs d'enfance que sainte Thérèse a nouée dans les premiers chapitres de l'*Histoire d'une âme*, se détachent nombreuses les fleurettes blanches et bleues de cette piété enfantine.

C'est son Mois de Marie dans sa chambrette, tandis que les grandes sœurs sont à l'église, devant l'autel arrangé à sa façon et qu'éclairent deux allumettes bougies, la durée d'un « Souvenez-vous », sauf les jours où Victoire, la bonne, au désespoir de Thérèse, se fait attendre par taquinerie et compense par la surprise de deux véritables bouts de bougies.

C'est la première confession, alors qu'elle a songé un moment dire au prêtre qu'elle l'aimait de tout son cœur (on lui avait tant répété qu'elle se confessait au bon Dieu lui-même), dont elle garde le souvenir d'une invitation à la dévotion à la T. S. Vierge, où elle se promet de redoubler de tendresse envers elle, et d'où elle rapporte son premier chapelet bénit.

Ce sont les jours de promenade, quand elle jouait à la vie érémitique en compagnie de sa cousine Marie (comme faisait la grande Thérèse avec son frère Rodrigue) et que « les deux anachorètes récitaient le chapelet... le suivant de leurs doigts, afin de ne pas montrer leur dévotion à l'indiscret public ». Scènes charmantes d'une piété tendre de petite, mais, encore une fois, que nous retrouvons dans les souvenirs de notre propre enfance pieuse.

Mais voici qu'un événement miraculeux va s'insérer dans sa vie et unir d'une impérissable tendresse l'enfant et la mère.

C'est l'histoire du « visible sourire de la Reine du Ciel », longuement racontée par Thérèse : une maladie étrange qui terrasse ses dix ans, la danse folle du décor de sa chambrette autour de son innocence, aux minutes d'hallucinations effrayantes, les couronnes de pâquerettes et de myosotis tressées pour la Vierge pendant les moments d'accalmie, le désespoir du père impuissant à sauver sa petite Reine, la neuvaine de messes au sanctuaire de N.-D. des Victoires, la prière de l'aînée, de la seconde mère, qui veut la vie de son enfant... Puis la Vierge Marie, belle, très belle, qui s'avance, qui sourit et qui guérit... Ce ravissant sourire ensoleille désormais toute la vie de Thérèse.

Il faudrait cueillir, cueillir encore dans ces récits délicieux, sa préparation à sa première communion en union avec la Vierge, composée par sa sœur carmélite, sa consécration de blanche communiante à Marie au nom de toutes, parce qu'elle est l'orpheline, son inscription au nombre des Enfants de Marie et les sacrifices que les réunions imposent à sa timidité, ses joies à N.-D. des Victoires et à Lorette : tous ces chers souvenirs baignent ses années de jeune fille de tendresse envers la Vierge.

Mais chez cette enfant de quinze ans à qui la grâce du ciel a donné déjà la sagesse des vieillards, cette fleur d'amour envers Marie présente plus qu'une fraîcheur printanière et qu'un parfum matinal : elle mûrit un fruit de sainteté.

### II. — *Epanouissement de sa dévotion à la Sainte Vierge*

Oui, surtout pendant les neuf années du cloître, la dévotion à la T. S. Vierge n'apparaît pas dans la vie de la carmélite seulement comme une parure gracieuse et un luxe de surcroît, ainsi que pensent facilement de cette dévotion des esprits trop superficiels et restés imperméables à l'onction de la religion catholique qui est la religion du Fils de la Vierge. Elle entre comme facteur de sanctification dans la spiritualité de sa voie d'enfance. La Vierge est pour elle l'éducatrice et le modèle des petites âmes.

Rien de significatif à ce sujet comme son poème *Pourquoi je t'aime, ô Marie !*

Oui, pourquoi l'aime-t-elle ? Pourquoi la petite fleur tourne-t-elle sa corolle vers cet astre béni ? Pourquoi cette dévotion envers la T. S. Vierge, dont nous trouvons plus d'un témoignage au cours de son histoire ?

Serait-ce parce qu'elle est la Mère admirable du Créateur ? Serait-ce parce que sa gloire fait pâlir l'éclat de tous les bienheureux ? Serait-ce parce qu'elle trône à la droite du Fils, Reine du ciel et de la terre ?

Non, mais parce qu'elle est une mère, et qui a vécu la même existence très simple que ses enfants, si bien que ces enfants n'ont qu'à lever les yeux sur elle pour sanctifier leur vie à son exemple.

Oh ! je voudrais chanter, Mère, pourquoi je t'aime !
Pourquoi ton nom si doux fait tressaillir mon cœur !
Et pourquoi de penser à ta grandeur suprême
Ne saurait à mon âme inspirer de frayeur.
Si je te contemplais dans ta sublime gloire,
Et surpassant l'éclat de tous les Bienheureux,
Que je suis ton enfant, je ne pourrais le croire,
Marie, ah ! devant toi je baisserais les yeux.

Il faut pour qu'un enfant puisse chérir sa mère,
Qu'elle pleure avec lui, partage ses douleurs.
O Reine de mon cœur, sur la rive étrangère,
Pour m'attirer à toi, que tu versas de pleurs !
En méditant ta vie écrite en l'Evangile,
J'ose te regarder et m'approcher de toi :
Me croire ton enfant, ne m'est pas difficile,
Car je te vois mortelle et souffrant comme moi...

Je sais qu'à Nazareth, Vierge pleine de grâces,
Tu vis très pauvrement, ne voulant rien de plus :
Point de ravissements, de miracles, d'extases
N'embellissent ta vie, ô Reine des élus !
Le nombre des petits est bien grand sur la terre,
Ils peuvent sans trembler vers toi lever les yeux ;
Par la commune voie, incomparable Mère,
Il te plaît de marcher pour les guider aux cieux.

Telle est la pensée authentique de Thérèse sur la T. S. Vierge, le visage vrai de sa mère qui a charmé son âme de petite, qui va et qui vient, être véritablement vivant plus que personnage de l'histoire, sœur, sœur bénie sans doute, mais sœur quand même des pauvres et des humbles que nous sommes, en chair et en os comme nous, mangeant notre pain et se sanctifiant dans l'ombre de la foi, par l'exercice des petites vertus qui ne sont petites que par la matière humaine dont elles sont faites, mais que l'amour qui les anime grandit à sa taille.

Et sous prétexte qu'elle a dit ces choses sur le rythme des poètes, n'allez pas croire qu'il y ait dans ces strophes seulement l'incarnation d'une minute de rêve inconsistant et fugitif, plutôt que réalité vécue et expression vraie de sa vie intérieure ; sa prose rend le même son que ses poèmes, et au moment même où sentant que la vie lui échappe, celles qui l'entourent lui demandent quelques suprêmes paroles qui soient l'expression nette, frappée, définitive, de sa pensée.

N'est-ce pas aux approches de la mort qu'elle s'écriait : « Que je l'aime, la Vierge Marie ! On la montre inabordable, il faudrait la montrer imitable. Elle est plus mère que reine ! J'ai entendu dire que son éclat éclipse tous les saints comme le soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu ! que cela est étrange ! Une mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants ! Moi, je pense tout le contraire : je crois qu'elle augmentera beaucoup la splendeur des élus... La Vierge Marie ! Comme il me semble que sa vie était simple ! »

« Sa vie était simple... Elle pratiqua toujours les plus humbles vertus... Point de ravissements, de miracles, d'extases... Il lui a plu de marcher dans la commune voie... » Toutes ces variantes d'expression ne composent-elles pas de la Vierge, dans la pensée de Thérèse, toujours la même image d'un modèle à notre portée ?

Son regard de petite, de ces petits à qui le Père du ciel a révélé ce qu'il a tenu caché aux sages, ne s'est pas laissé aveugler par l'éblouissement des grands mystères de la Vierge, de son Immaculée Conception, de son Annonciation, de son Assomption. Ce ne sont là que pages exceptionnelles du livre de son histoire, points lumineux semés dans le ciel uniformément bleu de sa vie, motifs brillants sur la draperie de son existence découpée dans le même tissu que la nôtre, faite des mêmes occupations qui forment la trame de nos jours : de ses devoirs d'enfant et de jeune fille à la pension du Temple pendant quinze ans, de ses soins d'épouse, de mère et de maîtresse de maison à Nazareth pendant trente ans, de son recueillement et de sa solitude de veuve pendant les longues années d'après l'Ascension.

Alors, l'image de Marie ne flotte pas seulement au-dessus de Thérèse, dans le nimbe éblouissant de sa majesté royale ; par ce chemin de lumière très douce la Vierge descend de sa gloire ; désormais la mère marche côte à côte de sa fille qui lui dit : « Je veux vivre avec toi... »

« Vivre avec Marie », mots de familiarité touchante que je retrouve sous la plume de la petite Thérèse et dont le Bienh. de Montfort avait fait une des formules de la vie d'union à Marie.

« Vivre avec Marie », paroles évocatrices qui supposent que la Vierge est là qui se meut à nos côtés dans un train de vie pareil au nôtre, mais transfiguré par l'amour.

« Vivre avec Marie », consigne consciemment acceptée de la regarder dans toutes ses actions pour l'imiter suivant notre petite portée et recevoir d'elle, avec l'entraînement de l'exemple, les attirances de ses yeux maternels et l'appoint de force que nous font ses deux bras qui nous soutiennent.

Et ce programme qu'elle s'était tracé, qu'elle aurait voulu prêcher, Sœur Thérèse l'a vécu.

Elle a vécu avec Marie l'humilité, la charité, l'abandon, toutes les vertus de l'enfance que déroule la succession des strophes du poème *Pourquoi je t'aime, ô Marie !* Car, encore une fois, ces vues ne sont pas une musique de rêve, mais une expérience notée. Pour vous en convaincre, rappelez-vous, par exemple, l'époque d'épaisses ténèbres qui tombèrent sur sa foi... et relisez dans le poème cité :

Mère, ce doux enfant veut que tu sois l'exemple
De l'âme qui le cherche en la nuit de la foi...

Puisque le Roi des Cieux a voulu que sa mère
Fût soumise à la nuit, à l'angoisse du cœur,
Alors, c'est donc un bien de souffrir sur la terre ?
Oui, souffrir en aimant, c'est le plus pur bonheur !
Tout ce qu'il m'a donné, Jésus peut le reprendre,
Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi ;
Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre
Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi.

Oui, elle a appris de Marie la petite voie d'enfance, et si elle fut la petite Thérèse, c'est qu'elle a compris le mystère de l'humble Marie, de la mère cachée et secrète, de la première petite qui ait plu au Très-Haut : « *Cum essem parvula placui Altissimo* », Très-Haut qui s'est penché vers elle à cause de sa petitesse : « *Respexit humilitatem ancillæ suæ* ».

Elle a vécu avec Marie les moments divins pour son cœur — quelle privation fut pour elle l'impossibilité de communier pendant les dernières semaines de sa maladie ! — ces moments divins de sa communion de chaque matin. Elle se représentait son âme comme un terrain vague pour y dresser la tente de son petit Roi ; ou bien elle lui demandait de changer son cœur « en un corporal pur et beau », parce que « le trésor de la mère appartient à l'enfant ». Elle lui disait :

Tes vertus, ton amour ne sont-ils pas à moi ?
Aussi, lorsqu'en mon cœur descend la blanche hostie,
Jésus, ton doux agneau, croit reposer en toi.

Et voici qui est bien dans sa note charmante d'enfant : « Au moment de communier, je me représente quelquefois mon âme sous la figure d'un petit bébé de trois ou quatre ans qui, à force de jouer, a ses vêtements et ses cheveux salis et en désordre : ces malheurs me sont arrivés en bataillant avec âme. Mais bientôt la Vierge Marie s'empresse autour de moi. Elle a vite fait de me retirer mon petit tablier tout sale, de rattacher mes cheveux et de les orner d'un joli ruban ou simplement d'une petite fleur ; et cela suffit pour me rendre gracieuse et me faire asseoir sans rougir au festin des anges. »

Elle a vécu avec Marie dans l'exercice des fonctions de maîtresse des novices qui lui avaient été confiées malgré son jeune âge. Ces âmes lui témoignaient leur surprise de la voir deviner leurs plus intimes pensées. « Voici mon secret, leur dit-elle, je ne fais jamais d'observations sans invoquer la Sainte Vierge, je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous faire du bien ; et moi-même je suis souvent étonnée des choses que je vous enseigne. Je sens simplement en vous les disant que je ne me trompe pas et que Jésus vous parle par ma bouche. »

Dans la pratique des vertus de chaque jour, dans la communion qui en est l'âme, dans l'exercice de sa charge qui en fut le rayonnement, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu avec Marie, c'est-à-dire sur son exemple à sa portée et avec son aide suavement maternelle. Elle a passé par ce « chemin de roses et de miel » où « l'on marche plus doucement et plus tranquillement ». Et c'est pour beaucoup le secret de sa sainteté, de cette sainteté douce, aimable, souriante qui accuse tout de suite l'œuvre éducatrice d'une mère.

* *

Les saints assurent que les serviteurs de Marie sont heureux dans leur mort, qui est douce et tranquille et à laquelle la T. S. Vierge assiste ordinairement pour les conduire elle-même dans les joies de l'éternité.

Pendant ses derniers mois d'infirmerie, Thérèse tournait son regard vers la Vierge miraculeuse : « Que voyez-vous ? » lui dit une de ses sœurs. Elle répondit en versant des larmes : « Jamais elle ne m'a paru si belle !... »

Elle devait lui chanter intérieurement les vers berceurs comme le *Mane nobiscum* des disciples d'Emmaüs, qu'elle avait composés autrefois :

Toi qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor... Mère, voici le soir.

Elle expira dans un baiser d'amour comme sa Mère : « Oh ! je l'aime !... Mon Dieu... je... vous... aime. »

Il y a un souvenir de famille, de la famille Martin, que la piété des Carmélites de Lisieux n'a pas laissé avec les autres dans la charmante maison des Buissonnets, ni non plus exposé à la grande vitrine de la sacristie. On l'a placé dans la somptueuse chapelle de la châsse, comme si on lui vouait le même culte qu'au corps vénéré de la petite sainte.

Au-dessus des reliques, devant le vitrail du milieu, sous un petit dais de marbre rose, la Vierge du sourire semble attendre l'heure de la résurrection générale pour s'animer, sourire et faire tressaillir les ossements de son enfant.

Et en attendant, du haut de cette chapelle où tout, sculpture, peintures et inscriptions, prêche la voix de l'enfance évangélique, elle paraît dominer et envelopper de son regard cet ensemble d'innocence et de simplicité, et dire à tous ceux qui s'agenouillent : « C'est avec la Mère que se forment les petits enfants. »

## PETITS PRONES

### XLVII

**19e Dimanche après la Pentecôte**

NOS ADVERSAIRES

La parabole dont vous venez d'entendre la lecture offre plus d'une analogie avec celle que nous avons méditée le dimanche dans l'octave du St-Sacrement. Plutôt que d'y revenir aujourd'hui, ce qui nous exposerait à des redites, je préfère m'arrêter à la collecte de la messe. Comme toutes les prières du même genre, elle renferme en sa concision lapidaire une grande richesse de sens. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement, puisque cette oraison est destinée à résumer les supplications des fidèles, en les adressant à Dieu par le même Médiateur, Jésus-Christ. Celle d'aujourd'hui a pour objet de demander la victoire sur tous nos adversaires : *universa nobis adversantia propitiatus exclude*. Voyons donc à ce propos la *nature* de ces derniers.

I

Il est à peine besoin de noter, d'abord, qu'il s'agit ici de ce qui s'oppose à notre bien surnaturel, lequel consiste en notre salut éternel. On doit en effet tout apprécier d'après cette fin dernière.

Sur ce terrain, nous avons trois sortes d'ennemis.

C'est d'abord le *démon*. Il nourrit contre nous une haine féroce. S'étant jadis révolté contre Dieu et ayant été, pour ce motif, précipité dans l'enfer,

il voit avec amertume les hommes appelés à occuper au ciel les places laissées vides par lui et à rendre à Dieu la gloire refusée par lui. Cette perspective le rend d'autant plus jaloux que nous sommes d'une nature inférieure à la sienne et que Dieu nous a comblés de ses bienfaits pour nous racheter après la chute. C'est pourquoi il déploie toute l'activité possible à contrecarrer le plan divin, à tuer la vie divine dans les âmes. C'est Dieu qu'il poursuit toujours en nous, Dieu qu'il a perdu par sa faute et qu'il veut faire perdre aux autres.

L'Ecriture nous le représente sous l'image d'un lion rugissant, rôdant pour surprendre une proie à dévorer (I Petr., v, 8), et sa rage est d'autant plus furieuse que le temps qui lui est laissé est court (Apoc., xii, 12). Court est en effet pour une âme le temps de l'épreuve au regard de l'éternité ; court est aussi le délai qui nous sépare de la fin du monde, encore que peut-être il se compose de centaines de siècles, car aux yeux de Dieu mille ans sont comme un jour.

Le démon est un adversaire redoutable, mais, m. f., vous ne devez pas le craindre. Il n'est fort que contre ceux qui s'exposent à ses coups. S. Pierre, remarquez-le, nous le montre comme une bête féroce en quête de gibier errant, mais il ne peut lui-même briser la clôture du bercail pour y opérer des déprédations. Tant que vous serez vigilants, que vous serez fidèles à la prière et à l'accomplissement de votre devoir, il vous tentera peut-être vivement, mais jamais il ne pourra faire violence à votre liberté.

## II

Notre second ennemi est le *monde*. Il ne faut pas entendre par ce terme l'ensemble des personnes vivant dans le monde, car parmi elles il y a des âmes d'élite et des impies, mais l'ensemble de ceux qui sont opposés à Jésus-Christ : les incrédules, hostiles à la religion parce qu'elle condamne leurs vices, les indifférents, qui préfèrent l'indolence à la recherche de la vérité, les pécheurs impénitents, qui aiment le plaisir et ne veulent pas s'en détacher, ceux enfin qui allient à la pratique de la religion la soif du plaisir, du luxe et du bien-être et qui font dire que la foi a peu d'influence sur la vie morale.

Le monde s'oppose à notre salut en nous séduisant par ses maximes, ses vanités, ses exemples pernicieux. Les premières sont en effet directement contraires aux maximes évangéliques : elles vantent le bonheur des forts, des avares, de ceux qui sont dénués de scrupules, elles nous font voir le charme de la vie présente et nous aveuglent sur nos destinées futures : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent » (Sap., ii, 8), tel est leur refrain. Par l'étalage de ses vanités, par ses mauvais exemples, le monde nous rend le vice attrayant. Rien n'est capable comme le spectacle des plaisirs et de la conduite d'autrui pour triompher de nos résistances et nous entraîner au mal.

Quand le monde ne peut nous séduire, il cherche à se faire craindre. S'il juge l'occasion propice, il n'hésite pas à exercer une persécution ouverte contre ceux qui pratiquent leurs croyances. Mais le plus souvent il use de moyens moins violents : tantôt c'est le respect humain contre les timides, tantôt ce sont les menaces de mauvais traitements, de privation de situation, de retard dans l'avancement. Nous avons connu jadis des temps où les catholiques étaient considérés comme des parias, indignes de remplir des fonctions publiques. Maintes fois, aujourd'hui encore, de jeunes ouvriers ont à déployer une superbe crânerie pour résister aux sollicitations de leurs camarades d'atelier ou d'usine. Les événements extérieurs peuvent changer ; jamais le monde ne désarme, car son hostilité contre le Christ et ses disciples tient à sa nature même.

## III

Il n'est que trop facile de se laisser ainsi séduire et terroriser, puisque le monde trouve un complice dans notre propre cœur et nos mauvais instincts, car notre troisième ennemi, c'est *nous-mêmes*.

S. Paul nous en avertit dans son épître aux Galates : « La chair, dit-il, nourrit des désirs contraires à ceux de l'esprit » (v, 17). L'esprit voudrait agir conformément aux ordres de Dieu, la chair ne cesse de se révolter contre lui. Ses tendances revêtent trois formes principales que S. Jean a désignées en ces termes : « la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie » (I Jo., ii, 16).

La première est l'amour désordonné des plaisirs des sens. Le plaisir en soi n'est pas un mal, car il a été créé par Dieu pour nous faciliter l'accomplissement des actes bons. Il n'est donc pas défendu de le désirer ni de le goûter avec modération, pourvu qu'on le rapporte à sa fin. Là où le dérèglement commence, c'est quand on le veut pour lui-même ; et ce désordre en amène un autre, qui est de s'y livrer avec excès. Laissons ici Bossuet nous expliquer la nature de ce vice par un exemple.

Dieu, dit-il, a voulu sagement qu'un plaisir fût attaché à la nourriture pour nous stimuler à soutenir les forces du corps. Mais « les hommes ingrats et charnels ont pris occasion de ce plaisir pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à Dieu qui l'avait fait... Le plaisir de la nourriture les captive ; au lieu de manger pour vivre, ils semblent, comme disait un ancien et après lui S. Augustin, ne vivre que pour manger. Ceux-là mêmes qui savent régler leurs désirs et sont amenés au repas par la nécessité de leur nature, trompés par le plaisir et engagés plus avant qu'il ne faut par ses appas, sont transportés au delà de justes bornes ; ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit et ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin, tant que le boire et le manger flattent leur goût [1]. »

Ce que nous disons du plaisir du goût doit s'appliquer aussi à tous les sens, qui sont répartis sur tout le corps et qui tendent chacun vers leur objet propre. Il faut l'entendre surtout de la volupté dont

[1] *Traité de la Concupiscence*, ch. iv.

l'attrait est si fort et dont les ravages parmi le genre humain sont incalculables.

La concupiscence des yeux signifie la curiosité malsaine et principalement, car nous y sommes plus exposés, l'amour exagéré de l'argent. Je n'ai pas besoin de vous en décrire le danger, car il est assez manifeste par lui-même. Parfois on regarde l'argent comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple des plaisirs ou des honneurs ; parfois on s'attache à lui pour en jouir, le palper, trouver en lui un certain sentiment de sécurité. Il y a là un grand défaut, qu'on a justement appelé capital, car il est la source de bien des péchés : jamais l'avare n'est content de ce qu'il possède, et pour conserver ou augmenter son avoir il est exposé à commettre bien des injustices.

En nous, enfin, nous trouvons un penchant inné à l'orgueil. Nombreuses en sont les manifestations. Oubliant que nous devons à Dieu tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, nous avons la prétention de nous en attribuer le mérite et d'en disposer librement. De là cet esprit d'indépendance qui nous porte à nous soustraire à l'autorité de Dieu ou de ses représentants ; de là encore cet égoïsme qui nous fait agir uniquement en vue de nous-mêmes, cette vaine complaisance que nous concevons à l'égard de nos qualités et de nos bonnes œuvres.

A cet orgueil s'ajoute la vanité, par laquelle on recherche d'une façon désordonnée l'estime, l'approbation et la louange des autres. Ce travers est bien nommé, car si quelque chose doit nous laisser indifférents, c'est bien l'appréciation de ceux qui nous entourent. Ils n'ont en effet ni la qualité ni les éléments voulus pour nous juger ; ce n'est pas eux non plus qui nous donneront ou nous refuseront la récompense éternelle. Et pourtant, chose étrange, on agit bien plutôt pour conquérir les suffrages des hommes que pour plaire à Dieu. Que de péchés de présomption, de découragement, d'hypocrisie proviennent de ce qu'on s'est trop confié en soi-même et de ce qu'on s'est laissé guider par la vanité !

* *

Voilà de quels obstacles le chrétien doit triompher s'il veut rester fidèle à Dieu. Ils sont si puissants qu'il y aurait de quoi renoncer à l'entreprise si nous étions livrés à nos seules forces. Heureusement la grâce de Dieu suffit à les renverser tous. Elle peut diminuer la violence des assauts, et surtout elle peut nous donner les énergies nécessaires de manière à nous rendre invincibles. Demandons à Dieu du fond du cœur, comme la collecte nous y invite, d'affermir notre corps et notre esprit, pour que rien ne s'oppose plus à ce que nous le possédions. Ainsi soit-il.

## LE « SALVE, REGINA »

### XI

**O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria**

LES CARACTÈRES DE LA PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

La veille de Noël 1146, S. Bernard, le prédicateur de la seconde Croisade, arrivait à Spire où la diète générale de l'Empire était convoquée. Massés devant le portique de la cathédrale, la cour, le clergé et le peuple l'attendaient. A son approche, l'empereur Conrad s'avança et, le prenant par la main, entra avec lui dans l'église, tandis que la foule chantait l'antienne favorite du Saint, le *Salve, Regina*.

Or, quand la louange se fut achevée en cette touchante invocation : « *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*. Et Jésus, le fruit béni de vos entrailles, daignez-nous le montrer après cet exil, » après, dis-je, que la louange se fut achevée, on entendit le Saint continuer, seul, au milieu d'un silence général, et laisser échapper de son cœur ce cri de douce confiance envers la Reine du ciel : « O clémente, ô tendre, ô douce Vierge Marie ! *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* »

C'est ce cri, m. f., trois fois répété aussitôt par le peuple et rattaché maintenant par la piété des siècles au *Salve, Regina,* — c'est lui qu'il nous reste à méditer ensemble pour clôturer aujourd'hui la série de nos entretiens. Il résume, je crois, les caractères principaux de toute prière adressée à la Sainte Vierge.

Puisque Marie est clémente, que notre prière soit *confiante ;* — puisque Marie est remplie pour nous d'une douce tendresse, que notre prière soit *joyeuse* comme une prière d'enfant, c'est ce que nous allons considérer.

#### I. — *Prière confiante*

La confiance ! Vous savez qu'il n'y a pas au monde de sentiment plus spontané. Il y a longtemps qu'on a écrit qu'elle ne se commande pas et que pour l'obtenir il n'y a qu'un moyen : la gagner en la méritant.

Mais ce sentiment si spontané, vous savez aussi qu'il est la condition essentielle de tout succès, et particulièrement de toute prière. On en devine facilement la raison. Puisque la prière s'adresse au cœur, puisqu'elle est le cri de la faiblesse implorant le secours de la force, il est de toute évidence qu'elle n'a pas d'arme plus invincible ni d'attrait plus touchant que celui d'une confiance entière et naïve dans le succès. C'est par là qu'elle honore celui auquel elle s'adresse et commence à l'incliner vers nous.

Aussi Notre-Seigneur ne cesse-t-il de la recommander à ses disciples. Vous vous rappelez cette

scène des Evangiles, si belle dans sa rapide simplicité.

C'était dans les derniers jours de la vie mortelle de Jésus, après son triomphe des Rameaux et en attendant sa douloureuse Passion. Jésus rentrait chaque soir à Béthanie, dans cette maison familière où Lazare, Marthe et Marie le consolaient par leur amitié. Un matin de cette dernière semaine, le Maître allait à Jérusalem. En route, il eut faim. Voyant un figuier sur le bord du chemin, il s'approcha pour cueillir un fruit. Le figuier n'avait que des feuilles. Jésus, prévoyant la future leçon, le condamna à rester stérile. Or, le lendemain, les disciples remarquèrent que l'arbre était desséché jusqu'aux racines. Et Pierre, l'un d'eux, se prit à dire : « Maître, le figuier que vous avez maudit est mort. » — Jésus, paisiblement, répondit : « Ayez confiance en Dieu. Tout ce que vous demanderez avec la conviction de l'obtenir vous sera donné, même les choses impossibles, non seulement faire mourir un figuier, mais déplacer des montagnes ; non seulement dessécher un arbre, mais faire fleurir une âme. » (Marc, XI, 12-23).

C'était, vous le voyez, faire de la confiance la condition essentielle de toute prière qui veut être exaucée.

Mais je ne sais pas, m. f., si elle est jamais plus facile que lorsqu'il s'agit d'une prière adressée à la Sainte Vierge. Réfléchissez-y un instant, et reportez-vous aux enseignements que nous avons tirés déjà de la suite de notre Antienne.

Marie est une Mère, je vous ai montré avec quelle vérité et comment nous l'avons reçue directement des mains et de la volonté de Dieu. N'est-ce pas le cas de répéter l'interrogation de Notre-Seigneur : « Qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnerait une pierre à la place ? » (Math., VII, 9). Vous donc, quoique bornés dans vos affections, vous savez écouter les supplications de vos enfants. Combien plus la Mère qui est au ciel !

Marie est une Mère miséricordieuse, c'est-à-dire, comme je vous l'expliquais un jour, remplie d'une pitié non pas inactive, mais agissante, non pas stérile, mais se traduisant toujours en bienfaits. Comment cette miséricorde ne s'ébranlerait-elle pas au contact de nos misères ? Comment ces deux abîmes, celui de la miséricorde maternelle et celui de la détresse filiale, ne se rencontreraient-ils jamais ?

Marie enfin est toute-puissante dans son intercession. N'est-ce pas le dernier trait qui achève sa physionomie et nous force, pour ainsi dire, à ne pas douter un instant des prières que nous lui adressons ?

Ah ! sans doute, je vous entends me le dire intérieurement, quand nous nous adressons à Jésus, il faudrait avoir confiance aussi. Je ne mets pas la Mère au-dessus du Fils, ni Marie au-dessus de Jésus ; je la laisse à sa place, comme une créature, infiniment au-dessous. C'est Jésus qui reste, après tout, notre grand et premier avocat. Mais ne sentez-vous pas combien souvent, comme dit S. Bernard, nous avons besoin d'un médiateur pour être introduits jusqu'à lui ?

Jésus a maudit les orgueilleux. Comment, je vous le demande, aller à lui dans l'exaltation de notre esprit et dans l'ivresse insensée de nos passions ? — Jésus a flétri le mensonge et l'hypocrisie des Pharisiens. De quel cœur lui apporterions-nous les dissimulations, les compromissions de notre conscience, en définitive, le mensonge de notre vie ?

Jésus a versé pour nous son sang jusqu'à la dernière goutte ; mais lorsque, ce sang, nous l'avons recueilli dans nos mains pour le profaner et le laisser tomber à terre, comment avoir encore recours à lui ? On en a peur plutôt. On se rappelle la terrible parole du P. Lacordaire : « Il y a quelque chose de plus implacable encore que la haine, c'est l'amour, l'amour méprisé et méconnu, surtout quand c'est l'amour d'un Dieu !... »

Et c'est l'heure où les âmes nous disent : « Je ne puis plus prier. Je me fais horreur en priant, tant je me sens coupable ; il me semble que je fais à Dieu une injure de plus... »

Eh bien ! âme pécheresse qui n'avez plus le courage d'aller au Médiateur, le Christ Jésus, vous avez tort de parler ainsi ; mais allez du moins à celle qui vous y introduit. Il n'y a rien de dur, rien de sévère dans la Sainte Vierge. Parcourez toutes les pages de l'Evangile. Si vous trouvez sur ses lèvres, une seule fois, des paroles de condamnation, alors, je vous jette le même défi que S. Bernard, suspectez-la si vous voulez. Mais si Marie n'a jamais ouvert la bouche que par pitié et par bonté ; si, dans sa vie, il n'y a place vraiment que pour l'amour, alors, âme pécheresse, n'ayez plus peur, et si bas que vous soyez tombée, redites-lui la prière des siècles : « Souvenez - vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie... »

## II. — *Prière joyeuse*

Puisque Marie est clémente, notre prière doit être confiante. J'ai ajouté, m. f., que, puisque Marie est remplie pour nous d'une douce tendresse, notre prière doit être joyeuse comme une prière d'enfant.

Or, je ne sais si vous vous en rendez bien compte, il n'y a rien de plus difficile que de faire une prière joyeuse. — Qu'est-ce que prier, en effet ? Prier, c'est se mettre à deux genoux devant quelqu'un, se faire tout petit, se faire néant devant lui, et là, les bras étendus, dans l'attitude du suppliant, lui demander ce qui nous manque tandis qu'il le possède, et le lui demander gratuitement, sans le mériter.

La prière est donc un acte d'anéantissement, un acte, par conséquent, qui doit coûter beaucoup à notre orgueil. Et voici que je vous demande de faire cet acte joyeusement, dans la dilatation de votre âme. Est-ce possible, encore une fois ? Ah ! m. f., c'est qu'il y a deux sortes de prières.

Il y a la prière qui s'adresse à des étrangers. Celle-là est dure. Les étrangers ne connaissent pas notre misère, et il faut d'abord la leur découvrir, ce qui est une première souffrance. Les étrangers ne nous aiment pas, et nous ne sommes jamais certains de les attendrir par nos larmes. Aussi est-ce une

prière douloureuse que nous leur adressons. La rougeur nous monte au front ; les paroles hésitent sur nos lèvres ; il y a, dans notre voix, un tremblement de suffocation, parce que, dans nos poitrines, le cœur bondit trop fort... Oh ! l'infernal moment ! Vous savez qu'il est si dur que certaines âmes très fières ne peuvent pas l'affronter, et qu'il faut aller les chercher, les pauvres honteux, dans les mansardes où ils expirent plutôt que de demander du pain.

Et il y a, à côté de celle-là, la prière qui s'adresse à des amis, mais à des amis dont on est sûr comme de soi-même, comme on dit, et comme peut-être on en trouve en effet quelquefois dans la vie... Celle-là n'a rien de pénible. Pourquoi hésiterait-on ? Ne sait-on pas qu'on fera plaisir à ceux qui nous aiment en leur donnant occasion de faire quelque chose pour nous ? N'est-ce pas lui, l'ami, qui nous sera reconnaissant du service qu'il va nous rendre, et ne lisons-nous pas déjà sa joie dans ses yeux ? Aussi, la demande jaillit-elle spontanément, et c'est ensuite une confusion charmante des remerciements qui se croisent, venant de celui-ci parce qu'il a reçu et de celui-là parce qu'il a donné.

Le type de cette prière joyeuse, c'est la prière des enfants. Pauvres petits, où en seraient-ils s'il leur fallait souffrir chaque fois qu'ils demandent quelque chose ? Mais aussi, ils en sont bien loin ! Les avez-vous vus prier, nos enfants ? Ils sont tellement habitués à voir toutes leurs demandes exaucées que, très jeunes, ils prennent déjà en les formulant l'intonation du commandement. Il y faut même un peu veiller quelquefois... Et si par hasard on tarde un peu à leur obéir, c'est un étonnement d'abord, puis un désespoir, et de grosses larmes comme si la terre s'effondrait... Au fond, l'enfant n'a jamais peur quand il s'adresse à sa mère ; il n'est jamais humilié non plus, averti par je ne sais quel adorable instinct qu'il n'est jamais, lui, plus touchant... ni sa mère plus heureuse.

C'est de la sorte, m. f., que nous devons aller à la Sainte Vierge.

Quand nous nous approchons du trône de l'Agneau immolé avant tous les siècles, prosternons-nous le front dans la poussière ; répétons la phrase tremblante des patriarches et des prophètes : « Qui suis-je pour parler au Seigneur mon Dieu ? » Si vous voulez ! Je ne vous la conseille pas, mais je comprends cette attitude devant l'infinie majesté de Dieu.

Mais je vous l'avoue, je ne la comprendrais plus aux pieds de la Sainte Vierge. C'est une attitude plus douce, plus filiale et plus joyeuse qu'alors il convient d'avoir : c'est l'attitude de l'enfant devant sa mère ; la Vierge Marie n'est-elle pas la meilleure des mères, la plus tendre, la plus miséricordieuse ? Qu'il y ait donc grande joie dans notre âme, quand nous la prions, quand nous lui redisons nos misères et lui demandons sa pitié, quand nous lui exposons nos efforts et lui demandons des grâces de lumière et de force, quand nous réclamons son maternel secours et sa toute-puissante assistance.

* *

Au terme de ces entretiens, je ne saurais mieux faire, n'est-il pas vrai ? que de redire une fois encore avec vous l'Antienne qui a servi de thème à nos instructions.

Ce seront nos adieux à la Sainte Vierge et — si vous le voulez — nos adieux entre nous :

« Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, vous qui êtes notre vie, notre joie et notre espérance, salut ! Vers vous nous avons crié, nous les exilés fils d'Eve. Vers vous nous soupirons chaque jour, perdus, dans cette vallée de larmes, au milieu de nos pleurs et de nos gémissements. O Marie, notre avocate, tournez vers nous vos yeux miséricordieux, et après cet exil montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles ! O clémente, ô tendre, ô douce Vierge Marie ! » Ainsi soit-il.

FIN

## LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

### 100

### Le vieillard

Aujourd'hui nous avons un prédicateur qui parfois radote un peu, dit-on, mais dont les sermons sont cependant très sages. C'est le vieillard.

I. — L'EXPÉRIENCE DES VIEILLARDS

« *Jeunes gens, vous voyez sur ma personne l'enveloppe usée et décrépite, mais si le dehors n'a pas belle apparence, l'âme que vous ne voyez pas, a pu et dû gagner continuellement en vertu, en expérience, en activité féconde. Donc, vous, les jeunes, respectez, honorez, consultez, écoutez les vieillards, et ne les regardez pas comme des arriérés en retard sur vous. Ils ont pu se mettre aussi bien que vous au courant du présent et ils ont en plus toute l'expérience du passé. N'ayez pas la sotte prétention de vouloir leur en remontrer.* »

Les vieillards qui ont bien employé leur vie et profité des grâces de Dieu, ont multiplié leurs ascensions dans la vertu et doivent être arrivés sur de bien hauts sommets. Tous les jours de leur vie, ayant vécu dans l'amour de Dieu, fait pour lui toutes leurs actions, accepté par amour pour lui toutes leurs peines, ils ont amassé une incroyable moisson de mérites.

Ils ont beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup réfléchi. Ils ont vu de près les hommes et le monde, ils ont passé par bien des épreuves et des déceptions. Ils ont pu faire tous les jours des progrès dans la connaissance de Dieu et de sa sainte loi ; ils sont donc à même de servir de maîtres et de mentors aux jeunes.

Le délabrement de leur corps n'entraîne nullement celui de leur âme : un visage décrépit et flétri peut cacher une âme jeune et belle ; le dos voûté et penché vers la terre n'empêche pas le cœur de s'élever en haut ; l'affaiblissement de la vue aide

l'âme à mieux voir les choses de Dieu et de l'éternité ; la surdité des oreilles permet de mieux entendre la voix de Dieu qui parle intérieurement ; les jambes chancelantes donnent des ailes pour voler dans le chemin de la vertu. Le corps qui meurt donne une nouvelle vie à l'âme. Les illusions qui s'envolent et les désenchantements qui se succèdent aident à se détacher de tout pour être tout à Dieu.

Donc, jeunes gens, respectez, écoutez les vieillards qui honorent leurs cheveux blancs.

### II. — La mesure de la vieillesse

« *Mais vous, les jeunes, considérez avec attention que la vieillesse qu'on doit respecter ne se mesure pas toujours sur le nombre des années. Devant Dieu des jeunes gens peuvent être déjà des vieillards et des vieux de cent ans peuvent n'être encore que des enfants, car des jeunes peuvent avoir déjà beaucoup travaillé, appris, mérité, en peu de temps fourni une longue carrière :* Consummatus in brevi explevit tempora multa (Sap., IV, 13), *tandis que des vieillards, au lieu d'avoir gagné et avancé, ont pu n'avoir fait que perdre et reculer.* »

Quand on profite bien des grâces reçues, on peut aller très vite dans le chemin de la sainteté et fournir en peu de temps une longue carrière. Ainsi S. François-Xavier, S. Antoine de Padoue, en quelques années de prédication, ont récolté mille fois plus de fruit que beaucoup de vieux prêtres moins saints qu'eux en toute leur vie. Ces saints étaient donc déjà de jeunes vieillards. On pouvait leur appliquer ce que S. Ambroise dit de sainte Agnès : « *Infantia quidem computabatur in annis, sed erat senectus mentis immensa.* »

Mais d'un autre côté, hélas ! combien de vieillards n'ont de la vieillesse que le nombre des années !! Pour eux la vieillesse, après une vie mal employée, est un effondrement complet non seulement du corps, mais aussi de l'âme. On peut dire d'eux non pas qu'ils ont vécu, mais qu'ils ont traîné pendant de longues années leurs funérailles, c'est-à-dire le transport du cadavre de leur âme vers sa sépulture définitive, c'est-à-dire vers l'enfer.

Ils vérifient une fois de plus la prophétie du Sage : « Le jeune homme ne s'écartera pas, en vieillissant, du chemin qu'il aura pris étant jeune. » (Prov., XXII, 6). — « Ses os sont imprégnés des vices de son adolescence et il les emportera avec lui jusque dans la tombe. » (Job., XX, 11).

Quelle ruine que ces vieillards, par exemple les deux vieillards impudiques que confondit le jeune Daniel, cent fois plus vieux qu'eux par la vertu !

### III. — Le rôle des vieillards

« *Jeunes, quand vous nous voyez usés, impotents, vous vous demandez à quoi nous servons et pourquoi Dieu nous laisse si longtemps sur la terre. Eh bien ! autant et peut-être plus que vous nous avons jusqu'à notre dernier soupir un grand rôle à remplir, et nous tenons notre place sur la terre.* »

A quoi servent les vieillards infirmes, impuissants ? — Ils servent à mettre à l'épreuve leurs proches, à accroître les mérites ou les démérites de ceux à qui Dieu dira au dernier jour : « J'ai été malade, infirme, et vous m'avez soigné, ou vous m'avez délaissé. » Il veut aussi par là donner aux enfants l'occasion de remplir le grand devoir de l'amour et de l'assistance envers leurs parents qui se seraient jadis ôté le morceau de pain de la bouche pour le leur donner.

Honte et malédiction sur les enfants ingrats ! Dieu laisse ici-bas des vieillards déshonorés, méprisés et malheureux, pour servir de leçon et montrer à ceux qui les voient, où les a conduits une vie de désordre et de péché, et où les a menés peut-être une prospérité trompeuse et éphémère.

Dieu les laisse aussi pour qu'ils aient le temps de réfléchir, de se convertir, de réparer leurs fautes, de contrebalancer par une vieillesse vertueuse et résignée les scandales de leur jeunesse ; pour que, vieillards depuis longtemps par les années, ils puissent le devenir aussi par la vertu et par les mérites.

Dieu les laisse pour régler, modérer, diriger sagement l'activité des jeunes, pour faire profiter ceux-ci de leur expérience.

Pourquoi Dieu laisse-t-il sur terre ceux qui ne peuvent plus rien faire ? — Mais jamais on ne peut tant faire que quand on est réduit à l'impuissance pour les occupations matérielles. Un saint vieillard immobile, paralysé, sans parole, peut faire rayonner autour de lui et au loin le feu de la charité qui brûle dans son cœur. Il peut mériter plus que jamais par l'acceptation joyeuse, amoureuse, de ses peines ; il peut offrir à Dieu le suprême holocauste de sa vie, de sa personne ; il peut, en unissant ce sacrifice au sacrifice du Calvaire, être lui aussi un Sauveur pour les siens et pour une multitude d'âmes. Il peut par la patience payer toute sa dette à la justice de Dieu et éviter le purgatoire ; il peut jusqu'au dernier soupir prier, édifier, aimer, mériter, se sanctifier, monter jusque sur les plus hauts sommets de la sainteté et centupler sa récompense pour l'éternité.

O mes frères, ne dites jamais que quelqu'un n'est plus bon à rien ou que vous-mêmes vous ne pouvez plus rien faire : *jamais on ne peut tant faire que quand humainement parlant on ne peut plus rien faire.*

### IV. — Le prêtre

« *Chrétiens, Dieu a placé au milieu de vous un vieillard plus vénérable que les autres. Ce vieillard, c'est le prêtre, car « prêtre » signifie « vieillard » et « presbytère » signifie « demeure du vieillard ». Le prêtre en effet doit être un vieillard, sinon par les années, du moins par la sagesse et les vertus. C'est à ce vieillard surtout que vous devez vénération et confiance.* »

Celui que les chrétiens appellent le prêtre, c'est-à-dire le vieillard, est quelquefois jeune encore, mais il doit, grâce à la formation reçue au Séminaire et à son travail personnel, être déjà un vieillard par ses progrès dans la science et dans la sainteté. Et il doit vite devenir vieillard davantage grâce au con-

tact avec les prêtres plus âgés et plus expérimentés, à leurs leçons et leurs exemples.

L'exercice même du saint ministère, les confidences des âmes au saint Tribunal, les difficultés, les ennuis, les insuccès même du ministère doivent mûrir vite un jeune prêtre. Les saintes fonctions auxquelles il est employé doivent lui donner la dignité, la gravité des vieillards. Les grâces innombrables que lui assurent la fidélité à ses exercices, la récitation du bréviaire, la célébration quotidienne de la sainte messe, la communion de chaque matin l'aident puissamment à faire de rapides progrès dans les vertus sacerdotales. La préparation sérieuse des catéchismes et des instructions lui donne tous les jours de plus vives lumières et nourrit son âme de la parole de Dieu.

Aussi les fidèles doivent avoir pour tous les prêtres, même pour les jeunes, le respect qu'on a pour ceux qui sont vieux par les années et par la sainteté. Ils doivent accepter avec docilité leurs leçons, leur enseignement et leur direction. Ils ne doivent jamais s'attribuer le rôle de « Grosjean qui en remontre à son curé », ni se permettre de juger ou de critiquer les prêtres. C'est une faute qui blesse tout spécialement Jésus au cœur.

## 101

## Le tournesol

Notre prédicateur d'aujourd'hui se fait remarquer dans nos jardins. Il dépasse toutes les autres fleurs et regarde toujours du côté du soleil. C'est l'héliotrope ou tournesol.

### I. — Le soleil des ames

« *Comme mon nom l'indique, je me tourne toujours vers le soleil. Je le fais parce que j'aime la lumière et que j'en ai besoin. Toi aussi, ô homme, tu as besoin de la lumière. Cherche-la et pour cela tourne-toi vers Jésus le divin soleil des âmes. En le regardant tu apprendras à connaître l'amour et à l'aimer, en d'autres termes tu trouveras la vie pour ton âme.* »

Plus qu'au tournesol la lumière nous est nécessaire pour montrer à notre cœur ce qu'il doit aimer et vers quoi il doit diriger notre vie. Cette lumière c'est la vérité. Mais qui nous donnera la vérité ? Notre raison qui tire ses premières connaissances des sens, risque bien de nous égarer, aveuglée qu'elle est et plongée dans les ténèbres de l'ignorance par le péché originel.

Avant ce péché, Adam avait reçu de Dieu la science infuse et la vérité brillait claire comme le jour à ses yeux : Dieu lui parlait intérieurement et du dehors toutes les créatures lui parlaient de Dieu. Mais depuis le péché de leur premier père, les hommes naissent dans une ignorance complète des connaissances qui leur sont les plus nécessaires : ils n'arrivent à une certaine science naturelle que lentement, difficilement, avec beaucoup de travail, et cette science est toute mélangée d'obscurités et même d'erreurs.

Et encore, cette science naturelle nous est bien insuffisante, car Dieu nous appelle à des destinées et par des moyens qui dépassent notre entendement. Cette fin et ces moyens ne peuvent nous être connus que par les révélations divines. Ces révélations, c'est Jésus qui nous les a apportées et qui les a confiées à son Eglise pour nous les transmettre.

Jésus, dont les rayons sont les enseignements de son Eglise, est donc le vrai soleil vers lequel, pauvres petits tournesols, nous devons nous tourner pour recevoir la lumière dans notre âme.

Et quel est le mouvement que nous devons faire pour nous tourner vers lui et être éclairés de ses rayons ?

C'est d'écouter la parole de Dieu et d'y croire, c'est de dire le *Credo*, le dire de toute notre âme et ajouter comme les Apôtres : « *Domine, adauge nobis fidem.* Seigneur, augmentez notre foi. » (Luc, XVII, 5).

### II. — La charité

« *Je me tourne vers le soleil non pas seulement pour chercher sa lumière, mais aussi pour recevoir sa chaleur qui me vivifie. Toi aussi, ô homme, après avoir par la lumière de la foi reçu la connaissance de l'amour de Dieu, tu dois l'aimer et par l'amour diriger, tourner vers lui toutes les puissances de ton âme et ta vie tout entière.* »

Les plantes, pour vivre et porter du fruit, ont besoin de chaleur. Pour nous la chaleur est l'amour, qui est comme un feu dans notre cœur. Cet amour est dans notre âme la puissance maîtresse qui oriente notre vie. Notre vie va à ce que nous aimons.

Seulement notre amour peut s'égarer. Notre cœur est fait pour aimer, mais pour rester dans le devoir il doit aimer ce qui est beau et bon et à proportion de son degré de beauté et de bonté. Et comme Dieu est la beauté et la bonté infinies et qu'à côté de l'infini tout fini doit être compté pour rien, c'est Dieu que nous devons aimer souverainement et uniquement.

Mais pour pouvoir aimer Dieu comme il veut être aimé, il faut que nous soyons prévenus par lui. Il le faut : comme le soleil darde sur nous ses rayons, Dieu nous réchauffe par son amour et ses bienfaits. Il nous fait surtout sentir la chaleur du soleil divin de son amour par Jésus qu'il a envoyé sur la terre pour nous attirer à lui.

Oh ! mettons-nous bien sous les rayons, sous l'action de ce soleil divin ! Relisons, méditons notre Symbole des Apôtres, qui est l'acte de foi à l'amour de Dieu pour nous et aux inventions de son amour en notre faveur, pour pouvoir, à l'exemple du tournesol, nous tourner entièrement vers le divin soleil, pour devenir féconds en fruits de salut pour nous et pour les autres.

### III. — La vraie lumière

« *C'est toujours vers le vrai soleil que je me tourne. On aurait beau me présenter des lanternes à côté de moi, je ne les regarderais pas. Pourquoi, ô hommes, prenez-vous des vers luisants pour des*

*soleils et tombez-vous en adoration devant eux ? Vous avez vraiment la berlue !* »

Comme cette leçon est bien méritée par un grand nombre d'hommes adorateurs de tous les soleils levants, c'est-à-dire de soleils aussitôt couchés que levés ! C'est cette lamentable berlue qu'ont les électeurs qui donnent leur voix non pas au plus digne, mais au plus bavard, au plus menteur, dont ils attendent faveurs et avantages, au lieu de consulter uniquement leur conscience et l'intérêt public. Pauvres fascinés par un ver luisant ou par la bougie d'une lanterne, s'ils ont un moment l'appui d'un homme, d'un parti, appui bien fragile et vite renversé, ils n'ont pas pour eux Dieu qui est le plus fort, qui aura le dernier mot et qui leur fera rendre compte de leurs votes ; ils verront alors, mais trop tard, que ce qu'ils ont pris pour un soleil n'était qu'un pauvre petit ver luisant.

Pauvres jeunes filles sans cervelle, un garçon à belle figure, à belles manières, à belles paroles n'a qu'à se montrer pour vous tourner la tête et vous faire courir après lui. Vous avez cru voir un soleil et ce n'était qu'une obscure lanterne, un ver luisant. Pauvres folles, ouvrez donc l'œil et le bon !

## 102
## Le poisson

Voici un prédicateur muet. Mais puisqu'aujourd'hui on apprend aux muets à parler, faisons-le parler aussi. C'est le poisson.

### I — Demeurer dans le Christ

« *Me sortir de l'eau c'est me faire mourir. Chrétien, je te rappelle la parole du Christ :* « *Demeurez en moi et moi en vous* » (Jo., xv, 4) ; *c'est aussi pour toi une question de vie ou de mort.* »

Le poisson dans l'eau vit, prospère, se multiplie, parce qu'il est dans son élément. Dieu ayant élevé l'homme à l'état surnaturel pour le faire arriver à une fin surnaturelle, a dû l'élever au-dessus de ce misérable monde où il ne trouve rien qui réponde aux besoins de sa vie surnaturelle. Il le laisse bien dans ce monde par son corps, mais il appelle déjà dès cette vie l'âme surnaturalisée dans un milieu divin, dans une atmosphère divine, et ce milieu, cette atmosphère, c'est le Christ lui-même, vivant ici-bas dans son corps mystique qui est l'Eglise. C'est là que l'âme est comme le poisson dans l'eau et qu'elle trouve dans la Communion des saints et dans la maternité de l'Eglise, par les sacrements, la prière publique, le ministère des pasteurs, tout ce qui est nécessaire à la conservation, à l'accroissement et à la propagation de sa vie divine.

Et comment demeure-t-on vivant dans le Christ et dans son Eglise ? — Par la foi, l'espérance et l'amour. Aussi, après avoir dit : « Demeurez en moi », Jésus ajoute : « Demeurez dans mon amour. Si vous m'aimez, mon Père vous entourera de sa tendresse et nous viendrons en vous et nous établirons en vous notre demeure. »

N'oublions pas cette leçon si consolante du Sauveur : l'offre d'un milieu divin, d'une atmosphère divine pour notre âme. Restons-y bien en persévérant dans la sainte charité.

### II. — La loi du plus fort

« *Chez nous il n'y a pas d'autre loi que celle du plus fort. Les gros poissons mangent les petits et sont mangés à leur tour quand survient un plus fort qu'eux. Ces mœurs qui nous conviennent à nous poissons, ne vous conviennent pas à vous, ô hommes, enfants de Dieu, frères dans le Christ, et dont la grande loi est de vous aimer les uns les autres.* »

Dans les sociétés païennes et sans Dieu, on en arrive logiquement et fatalement à mettre en pratique la loi du plus fort. Avec cette loi, les plus grands, les plus puissants écrasent les plus petits et les plus faibles, jusqu'à ce qu'ils soient renversés et broyés à leur tour, souvent même par leurs prétendus amis.

Ç'a été l'histoire de toutes les nations qui n'ont pas reconnu le Christ, le vrai Dieu, ç'a été l'histoire de la France sous la domination de l'athéisme, de la franc-maçonnerie. Sous ce régime, tout pour les frères et amis, et pour les autres, pour les chrétiens fidèles à Dieu, pour les religieux et religieuses, les tracasseries, les spoliations, le bannissement, la guillotine sèche en attendant l'autre. Mais rassurez-vous : le triomphe des méchants ne dure qu'un jour ; souvent ils sont renversés par d'autres ou du moins Dieu lui-même les supprime par la mort et les fait paraître à son tribunal.

Mais dans les sociétés chrétiennes, la loi qui doit présider à leur organisation est celle qu'a établie le Christ quand il a dit : « Mon commandement, celui que je fais mien, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jo., xv, 12), par conséquent, s'il le fallait, que vous soyez prêts à mourir les uns pour les autres. Ce régime du Christ vaut bien celui des poissons.

### III. — La pêche des ames

« *On organise de grandes pêches pour nous prendre. Vous aussi, ô hommes, vous êtes dans la même condition que nous : deux pêcheurs sont en activité pour vous prendre pendant que vous êtes dans la mer de ce monde. Le Christ pêche à la ligne, car il ne fait pas des prises bien nombreuses, et le démon pêche à la nasse et ses nasses se remplissent. N'allez pas vous lancer vous-mêmes dans les nasses de Satan, car quand on y est entré on n'en sort pas facilement.* »

La pêche organisée par le Christ et confiée à ses Apôtres dont il a fait des pêcheurs d'hommes, se continue jusqu'à la fin du monde. Mais les poissons humains mordent difficilement à l'hameçon : car l'amorce c'est la croix, l'humilité, le renoncement, la continence, la patience. Et cependant heureux ceux qui mordent à cette amorce et se laissent prendre, car, recueillis dans la barque du pêcheur et amenés au port du salut, ils seront incorporés au Christ pour partager son bonheur pendant l'éternité.

Le démon, de son côté, fait sa campagne de pêche. Il a pour auxiliaires tous ses démons et leurs suppôts parmi les hommes. Comme amorce, il offre aux poissons humains la volupté, les richesses, les honneurs, tout ce qui flatte les mauvais penchants. Aussi, innombrables sont les pauvres fous qui mordent à l'amorce ou qui se laissent prendre, mais qui ensuite sont massacrés et entraînés dans les abîmes. Oh ! ne mordons pas à l'amorce de Satan !

IV. — Savoir se taire

« *Chrétien, je peux te servir de modèle sur un point : je sais me taire, puisque je suis muet. Apprends donc de moi à te taire quand il le faut.* »

Savoir se taire est une vertu bien recommandable et bien peu commune. Le silence a de bien précieux avantages : 1° il fait éviter les péchés innombrables de la langue ; 2° il fait acquérir la sagesse et apprend à bien parler : ne parle bien que celui qui sait se taire ; 3° le silence est la mère des très sages et très saintes pensées : « Quand cesse le bruit des conversations humaines, dit S. Pierre Damien, le silence bâtit dans l'âme un temple à l'Esprit-Saint. »

Dans la réussite on est exposé à trop se vanter, dans les insuccès à se laisser aller au murmure.

Pour pouvoir observer le silence, il faut se boucher les oreilles, mettre un frein à la démangeaison de savoir tout ce qui se passe, se condamner de temps en temps à des heures de silence. Il faut surtout être bien persuadé des grands avantages du silence et des grands dommages de l'abus de la langue.

## ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

### CXL

### L'EXCÈS OU LE DÉFAUT DE SENSIBILITÉ

> ***Sensus et cogitatio humani cordis ad malum prona sunt.***
> **Le sens et la pensée du cœur humain sont inclinés au mal.**
> **(Gen., VIII, 21).**

Le premier des obstacles que notre corps apporte à l'acquisition de la sainteté se trouve en lui-même. La vertu, en effet, pèse à son inertie. Elle contrarie ses appétits. Enfin, ses sens toujours ouverts aux distractions et aux séductions du dehors, les lui rendent difficiles.

Nous avons reconnu, dans nos passions, un second ennemi. Les passions sont, vous ne l'avez pas oublié, des mouvements impétueux et violents qui naissent de l'âme, mais allument dans la chair un feu plus ou moins puissant et souvent difficile à éteindre.

Il nous reste maintenant à étudier les difficultés auxquelles donnent lieu les facultés de notre âme, telles que nous les a transmises notre nature déchue et blessée par le péché de notre premier père. Ces facultés sont au nombre de trois. Elles s'appellent : la sensibilité, l'intelligence et l'activité. La sensibilité nous permet de percevoir des sensations et de concevoir des sentiments.

L'intelligence nous rend capables de découvrir, de comprendre et de démontrer la vérité. L'activité veut et accomplit les actes personnels. Dans les desseins du Créateur, ces trois puissances nous servent de moyens pour entrer en possession des trois nobles choses dont se composent la vie et je dirais volontiers la fortune des esprits : le beau, le vrai, le bien. L'esprit s'attache à ce qui est beau en s'y montrant sensible ; il trouve et goûte le vrai par son intelligence ; il fait le bien par son activité. Mais ces facultés, pour atteindre leur but sans le manquer ni le dépasser, doivent rester dans leur rôle et suivre certaines règles. Autrement, loin d'être des auxiliaires utiles, elles deviendront un obstacle et créeront une difficulté.

Les difficultés de cette nature sont assez nombreuses. Chacune des puissances de l'âme peut donner lieu à quelques-unes. Je signalerai, si vous le voulez bien, les plus fréquentes et les plus considérables. Celle dont je m'occuperai aujourd'hui trouve son principe dans un écart de la *sensibilité*. Elle se produit quand cette faculté pèche, — soit *par excès*, — soit *par défaut*.

I

1. Un mot, d'abord, de *l'excès* de sensibilité.

Telle est en nous, dans l'état de déchéance où le péché nous a jetés, la prépondérance du corps sur l'âme, que nous subissons habituellement dans une trop large mesure l'impression des choses sensibles. Ces sortes de choses, vous le savez, n'occupent point, parmi les êtres au milieu desquels nous vivons ou parmi les événements auxquels nous sommes mêlés, un rang bien élevé. Elles sont les moins importantes, les moins fécondes, les moins durables, enfin les moins dignes de considération. Ne serait-il pas convenable, après cela, de nous en préoccuper assez peu, ou, du moins, de les envisager de sang-froid, quand elles se présentent ? Il suffirait, à cet effet, de les prendre pour ce qu'elles valent. Eh bien ! tout au contraire, il n'en est peut-être pas dont notre cœur s'affecte plus vivement et dont le choc lui fasse éprouver un ébranlement plus violent et plus profond.

Rappelez-vous, je vous prie, d'où vous sont venues dans le passé vos grandes émotions. Qu'est-ce qui vous a passionnés davantage ? Quelle a été la cause la plus habituelle de vos attendrissements et de vos indignations, de vos joies et de vos tristesses, de vos découragements et de vos espérances ? Presque toujours ç'a été un incident d'ordre secondaire : la faveur ou la défaveur d'un homme, le succès ou l'insuccès d'une entreprise de détail. Quelquefois même, c'était un motif plus futile encore : un regard, une parole, une apparence, un de ces mille riens dont l'existence est remplie. Etait-ce donc la peine, pour si peu, de perdre la paix de votre cœur, d'abdiquer le gouvernement de vous-mêmes et de vous jeter dans un état de surexcitation aussi violente ?

De tels excès de sensibilité n'ont pas seulement pour effet d'agiter l'homme plus que de raison et de troubler sa tranquillité. Elles contribuent encore, et voilà pourquoi j'en parle dans cette série d'entretiens spirituels, à l'éloigner de Dieu et souvent même à le conduire au péché.

Oui, ces préoccupations profanes et absorbantes écartent forcément de Dieu les affections et les pensées. Elles ne laissent ni le temps de se souvenir de lui, ni la liberté de le prier. Elles remplissent l'âme de sollicitudes étrangères et peut-être difficiles à sanctifier.

Il n'est point rare non plus qu'elles portent directement à des choses défendues. Quand on recherche avec soin le mobile secret auquel obéissent les pécheurs et, avec les pécheurs, ceux qui sont en train de le devenir, on le rencontre habituellement dans un excès de sensibilité ; disons le mot : dans une impression exagérée. Ils ont été trop sensibles à quelque chose. Pourquoi, par exemple, les haines irréconciliables et l'ardente soif de vengeance de celui-ci ? Il a ressenti trop vivement une injure... D'où vient à celui-là cette jalousie dont son cœur est rongé et sous l'impulsion de laquelle il poursuit son prochain avec tant d'âpreté ? Il s'est trop affecté des préférences faites à autrui. Il n'a pu supporter le spectacle de sa prospérité ; ou bien il s'est blessé jusqu'au vif de n'en pas recevoir les marques de déférence auxquelles il pensait avoir droit... Comment expliquer encore que ce désespéré ait cru si facilement son bonheur perdu et se soit si vite dégoûté de l'existence ? Il s'est frappé d'un échec ; il a pris trop à cœur une disgrâce ; il s'est affligé à l'excès de la perte d'un proche... Oui, le monde est rempli de traits analogues, et la plupart des haines, des jalousies, des désespoirs dont il est le théâtre et par suite desquels se commettent tant de crimes, n'ont pas d'autre cause.

Mais il existe dans les âmes un endroit où l'excès de sensibilité produit des résultats plus funestes encore. La vraie grandeur de l'homme, au dire des sages, lui vient du cœur. C'est donc un avantage d'avoir bon cœur. Hélas ! c'est aussi un danger. Car le cœur a besoin pour rester pur de n'être pas trop tendre. Il faut qu'il soit, dans toute la force du terme, maître de lui et sache commander à ses émotions. Il faut qu'il puisse, selon que son devoir le lui commande, rester indifférent ou se montrer sensible, cultiver ou étouffer ses propres sympathies. Malheur à lui s'il ignore l'art de prendre, à l'occasion, la dureté du granit ! Il deviendra la proie des affections criminelles ou ne s'en préservera qu'au prix d'efforts longs et douloureux. Un regard, une parole, la moindre attention venue d'autrui, suffiront pour lui inspirer une passion, pour l'exposer à des tentations sans cesse renaissantes, pour le jeter enfin dans une de ces crises morales violentes et opiniâtres où sombre si souvent la fragile vertu des faibles et dont les plus forts eux-mêmes ne sortent jamais sans peine.

C'est donc une nécessité, pour qui veut éviter ces égarements et s'épargner ces combats, de prendre, vis-à-vis des choses et des hommes, une certaine insensibilité. Sans doute, les stoïciens exagéraient quand ils fermaient leur âme à toutes les impressions du dehors et témoignaient une égale indifférence aux succès et aux revers, aux bienfaits et aux injures. Cependant, leur erreur, comme toutes les autres, contenait une part de vérité, que chacun d'entre nous doit dégager et mettre en pratique. Cette vérité lui apprendra, non pas à ne rien éprouver, mais à rester assez maître de soi, quoi qu'il éprouve, pour observer toujours et même se rendre faciles les saintes lois de la charité, de l'espérance et de la pudeur chrétiennes.

2. Trois moyens que j'indique rapidement l'aideront à en venir là.

Le premier est *la réflexion*. Quelle importance peuvent bien avoir, aux yeux d'un croyant, ces événements d'ici-bas auxquels nous nous montrons si sensibles ? Je le disais tout à l'heure : ce sont des événements d'ordre secondaire. Le malheur est toujours un petit malheur, quand il laisse l'innocence et ne ferme point la porte du ciel. Aussi bien, le bonheur qui n'apporte pas les biens célestes n'est jamais un grand bonheur. Il y a plus. Le malheur peut devenir un bonheur. Il suffit pour cela d'en faire une expiation ou un mérite. De même, le bonheur, s'il contribuait à perdre les âmes, deviendrait un malheur. Dans cet état de choses, qui ne le comprend ? la vraie sagesse consiste, d'une part, à tirer profit du bonheur ou du malheur, ou du moins à les empêcher de nuire, d'autre part, à les prendre pour ce qu'ils valent et à les supporter sans défaillance. Ces réflexions ou d'autres de même nature ramèneront celui qui les fera à une plus saine appréciation des choses et lui rendront nécessairement quelque sang-froid.

Il devra encore, et voilà mon second moyen, il devra faire, pour les mettre en pratique, de *fréquents et généreux efforts*. C'est qu'en entreprenant de vaincre sa propre sensibilité, il entreprend de se vaincre lui-même et que, pour se vaincre soi-même, il faut être aguerri. Il s'exercera donc, suivant les occasions, à dominer ses impressions, c'est-à-dire à les renfermer dans de justes limites et même, quand il le jugera bon, à les prévenir et à les empêcher de naître. Je lui indiquerai d'un mot la méthode à suivre dans ce travail, en l'engageant à commencer par le dehors pour finir par le dedans. Quand il sera devenu capable de ne laisser paraître extérieurement ses émotions que dans la mesure convenable, il lui sera plus facile de les modérer à l'intérieur et même d'acquérir, ce qui n'est pas sans contribuer à la paix du cœur et sans aider au service de Dieu, une imperturbable sérénité.

Le troisième et dernier moyen dont il fera usage est *la prière*. Car, S. Paul en fait justement la remarque, « la grâce est le meilleur remède aux faiblesses du cœur [1]. » Il la demandera donc, cette grâce, avec instances ; il la puisera dans les sacrements ; il la méritera par ses vertus et ses bonnes œuvres.

Mais c'est assez parler des excès de la sensibilité ; il est temps de dire à quelles fautes elle conduit et comment on peut la corriger, quand elle pèche *par défaut*.

II

Si nous sommes souvent trop sensibles, souvent aussi nous ne le sommes pas assez.

[1] *Optimum est gratia stabilire cor.* (Hébr., XIII, 9).